

LE TRÉSOR D'ÉGLISE, INSPIRATEUR ET RÉVÉLATEUR DE CONSCIENCE HISTORIQUE

Philippe GEORGE*

Trésor de la Cathédrale, Université de Liège (Belgique)

À Barcelone, « Pierre IV le Cérémonieux avait voulu impressionner le peuple [...] et il y avait réussi. Les deux rois, le cardinal et l'archevêque [...] reçurent des mains de l'archidiacre de la Mer le coffret contenant les restes de la martyre [Eulalie] [...] et les reliques furent inhumées dans la chapelle spécialement construite à cet effet, sous le maître-autel »¹.

Les reliques des saints sont le quatrième pouvoir. « Le quatrième pouvoir » désigne de manière générale les médias, les moyens de diffusion de l'information et *lato sensu* les moyens de communication. L'imprégnation exercée par les reliques sur la société, au Moyen Âge bien sûr mais bien longtemps après, ne peut-elle être comparée avec l'omniprésence, voire la primauté actuelle, de l'information? La liberté ainsi prise avec le sens exact de l'expression, et surtout avec sa signification historique, permet d'insister sur le rôle médiateur (*medium*, « intermédiaire ») des reliques, de leur puissance médiatique et de leur insertion à tout échelon de la société, sans oublier le rôle d'intercesseur reconnu aux saints. Les reliques interviennent dans des cérémonies grandioses qui marquent l'opinion mais elles tiennent aussi un rôle majeur dans la vie quotidienne voire intime des gens. Ces objets sacrés ont été des instruments de communication, des médias avant la lettre, même s'ils passent avant tout pour être des « conducteurs vers l'au-delà »².

De très nombreuses initiatives ont directement ou indirectement concerné les reliques et reliquaires partout en Europe³; elles nous furent bien utiles pour préparer notre exposition à Beaune⁴, tout comme les recherches mises en œuvre par Jean-Pierre Caillet sur *Les trésors de sanctuaires, de l'Antiquité à l'époque romane*⁵. Ce fut pour nous un honneur et un plaisir d'être associé à plusieurs de ces manifestations⁶.

* Nous remercions très vivement Aymat Catafau et Olivier Poisson pour leur chaleureux accueil à Cuxa. C'est pour nous un plaisir de dédier cet article à Jacqueline Leclercq-Marx, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles, en témoignage d'amitié.

1. I. Falcones, *La cathédrale de la mer*, Paris, 2008, p. 308 : en guise d'introduction, une citation d'un roman catalan best seller (Barcelone, 2006) réunit reliques et médias.

2. Jean-Luc Deuffic (dir.), *Pecia Reliques et sainteté dans l'espace médiéval*, 2006.

3. Le colloque organisé par Edina Bozóký et Anne-Marie Helvétius en 1997 à l'Université de Boulogne a voulu, pour la première fois, aborder les reliques « dans une perspective réellement globale et interdisciplinaire ».

4. Nous pensons aux remarquables expositions sur les trésors de Saint-Denis et de la Sainte-Chapelle : *Les instruments du sacre des rois de France. Les « honneurs » de Charlemagne* (D. Gaborit-Chopin, Paris, 1987) et *Le trésor de la Sainte-Chapelle* (J. Durand, Paris, 2001). *Trésors de cathédrales d'Europe. Liège à Beaune* (Paris, 2005)

5. Publication avec Pierre Bazin, Paris, Nanterre, 1996.

6. La présente synthèse a dû faire un choix dans les très nombreux exemples possibles et *ipso facto* un choix bibliographique. Nos amis oubliés nous pardonneront puisque nous rendons régulièrement compte de l'abondante bibliographie sur les reliques dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, Bruxelles, t. LXXX, 2002, p. 563-591, t. LXXXII, 2004, p. 231-246 et t. LXXXV, 2007 (parution 2008), p. 859-880.



Clé de saint Hubert (XII^e-XIII^e siècle) à Liège.

7. Diderot et d'Alembert, *L'Encyclopédie L...I*, t. XIV, Neufchâtel, 1765, p. 89.

8. P. Bonnassié, P.-A. Sigal & D. Iogna-Prat, « La Gallia du Sud 930-1130 », G. Philippart (dir.), *Hagiographies. Histoire internationale de la littérature hagiographique latine et vernaculaires en Occident des origines à 1550*, t. I, 1994, p. 308-309.

9. C. Bougy & St. Laïne, « Le Roman du Mont-Saint-Michel de Guillaume de Saint-Pair et ses sources latines », P. Bouet, G. Otranto & A. Vauchez (dir.), *Culte & pèlerinages à saint Michel en Occident. Les trois monts dédiés à l'Archange*, Collection de l'École Française de Rome, n° 316, 2003, p. 486.

10. Marie-Madeleine Gauthier a très justement élargi le champ du mot à l'inscription sur « support dur » : plaque gravée ou sculptée, croix funéraire...

11. Les termes latins utilisés sont *schedulae*, *breves*, *breviculi*, *litterae*, *attestationes litterarum*, *libelli*, *tituli*, *carticulae*, *pitacium*...

12. Les authentiques sur parchemin ou papier, surtout dans leur concision - le nom du saint, un seul nom, le plus souvent au génitif, précédé, ou non, des termes « *Reliquiae* » ou « *De reliquiis* » -, sont à ranger dans la catégorie des documents diplomatiques, pour reprendre les grandes catégories traditionnelles de sources du Moyen Âge. Qu'elles émanent ou non d'une autorité ecclésiastique, - très souvent on en ignore le rédacteur -, qu'elles soient ou non établies selon des formules officielles, qu'elles aient ou non des marques ou signes de validation (sceau, signatures, etc.), elles véhiculent en effet une identification retenue « de bonne foi » et qui ne peut être mise en doute à l'époque. Leur nombre peut surprendre, tant les reliques abondent : 139 authentiques à Chelles, 94 à Sens... Seule l'expertise paléographique en permet parfois la datation.

13. Dans la même perspective, combien de procès-verbaux du XIX^e siècle ont préservé le contenu de documents anciens parfois - souvent - disparus. D'où l'intérêt que nous avons toujours manifesté et professé pour les sources écrites permettant l'identification des reliques, toutes époques confondues. Un seul exemple-phare : l'acte de consécration de l'abbatiale de Cîteaux en 1193 est connu par un ouvrage de 1649 et la plupart de la documentation sur les autels remonte aux XVII^e et XVIII^e siècles (E. Mouraire, « Les autels et les reliques de l'abbatiale de Cîteaux », *L'autel chrétien médiéval entre archéologie et symbolique*, A. Rauwel (dir.), sous presse).

14. Qu'elle soit épigraphique ou paléographique, l'authentique développe des formules du genre : *Hic est caput sancti L...*, *Hic sunt reliquiae sancti L...*, *Hic sunt pignora sanctorum L...*, *Hic requiescit corpus sancti L...*. Parler de formulaires pour ces documents est un peu exagéré.

I. QU'EST CE QU'UNE RELIQUE? ABÉCÉDAIRE DES RELIQUES

« Cependant si l'on faisait la revision des reliques avec une exactitude un peu rigoureuse, dit un savant bénédictin, il se trouveroit qu'on a proposé à la piété des fidèles un grand nombre de fausses reliques à révéler, & qu'on a consacré des ossements, qui loin d'être d'un bienheureux, n'étoient peut-être pas même d'un chrétien »⁷. Dès qu'on prononce le mot « reliques », les « fausses » reliques prennent aussitôt la vedette avec un amusement complice et des anecdotes à l'appui. Au Moyen Âge déjà, la question de la véracité et de l'authenticité des reliques est au centre de nombreux débats. En préambule, ici comme ailleurs, il faut être précis dans le vocabulaire et, comme en diplomatique médiévale, distinguer les différents objets.

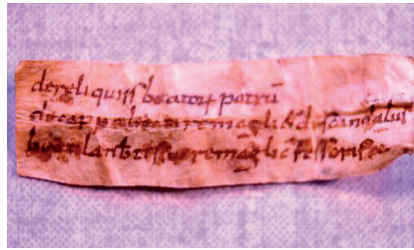
La relique « vraie » est opposée à la « fausse » - cette dernière résultant d'une volonté de falsification. Mais la préméditation ne doit pas être toujours retenue car l'identification est souvent difficile. Que d'explications les récits hagiographiques allèguent à la bonne foi des protagonistes ! Ainsi, Énimie, petite-fille de Dagobert, devint sainte abbesse en Guévaudan. *L'Inventio sanctae Enimae*, au XI^e siècle, raconte comment on se trompa de reliques lorsqu'on voulut les ramener à Saint-Denis : les véritables restes d'Énimie ne furent découverts que plus tard sur les rives du Tarn⁸. De toute manière, comme l'écrit au début du XII^e siècle le moine Guibert de Nogent, peu importe si les petites gens prient un faux saint, Dieu voit le fond des cœurs.

La relique « authentique » est opposée à la relique « officieuse », cette dernière n'étant pas reconnue par les autorités religieuses compétentes. Ainsi une relique fausse peut être authentique. On utilisera volontiers l'expression de « reliques apocryphes » pour celles dont l'authenticité n'est pas reconnue par l'Église. Les exemples sont aussi légion de ces reliques que l'on sait pertinemment fausses mais reconnues par les autorités et revêtues de toutes les garanties d'usage. Comment interpréter le passage du *Roman du Mont-Saint-Michel* de Guillaume de Saint-Pair, au XII^e siècle, sur l'arrivée des reliques du Mont Gargan au Mont-Saint-Michel, sinon dans le souci de prouver leur authenticité et de légitimer le pèlerinage⁹ ?

L'adjectif « authentique » est d'autant plus ambigu que le substantif « authentique » est aussi utilisé à propos de reliques pour désigner un document écrit l'identifiant, « une authentique ». Les « authentiques » sont des inscriptions sur matériaux divers (parchemin, papyrus, papier, métal, pierre...) identifiant la relique, principalement par le nom du saint, et/ou l'authentifiant, autorisant explicitement ou non sa vénération publique¹⁰. Le plus communément, en effet, le mot est utilisé pour désigner ces bandelettes si étroites de parchemin (certaines de 5 à 6 mm sur une dizaine de cm), ces étiquettes, cédules ou vignettes, si minuscules qu'elles se recroquevillent et ne portent parfois que le seul nom d'un saint¹¹. Le genre du mot est féminin, et fait partie d'un vocabulaire français spécialisé¹². Et, « une relique authentiquée n'est pas nécessairement une relique authentique », pour reprendre les termes du bollandiste Hippolyte Delehaye. Autrement dit, on peut avoir une authentique identifiant la relique - le nom du saint par exemple - alors que la relique est fausse. Les documents se recopient à travers les siècles, et l'on parlera de « doubles » authentiques : l'ancienne authentique est recopiée ou retranscrite par une nouvelle qui lui est associée¹³. Selon le nombre de saints inscrits, on distinguera aussi des authentiques individuelles ou collectives, selon qu'un ou plusieurs saints y sont inscrits¹⁴. L'évolution de l'écrit et du droit va inévitablement avoir de l'influence sur la manière d'identifier par écrit les



Bâton de sainte Ode (VII^e siècle) conservé dans sa châsse à Amay.



Authentique conservée dans la châsse de Lierneux (près de Stavelot).

reliques. On pense d'abord aux signes de validation et à des bribes de formulaires, mais la rédaction elle-même s'enrichit de détails jugés indispensables. De simples mentions collectées dans les temps anciens, la rédaction s'étoffe et, à la manière d'une charte, donne les circonstances de découverte ou de dons de reliques, soit davantage d'informations sur les saints comme sur les témoins présents¹⁵.

Tous les aspects théologiques et dogmatiques ne concernent pas directement l'historien qui retiendra d'abord les implications sociologiques des phénomènes constatés. En grossissant le trait, nous pourrions écrire que plus une relique est fautive, plus elle nous intéressera. D'emblée, c'est l'histoire des mentalités qui se déploie devant nous dans sa richesse et sa splendeur¹⁶.

Qu'est-ce qu'une relique? Le mot désigne des restes¹⁷. En langage ecclésiastique, il s'identifie aux restes sacrés du Christ, des saints et des bienheureux¹⁸, et, par extension, aux objets sanctifiés par leur contact. En 397, saint Augustin employa le mot dans ce sens¹⁹.

La nature même de l'objet doit préalablement être bien définie.

Relique « corporelle » et relique « historique » sont les deux distinctions essentielles. La première concerne les ossements et le sang, la deuxième tous les objets liés au souvenir du Christ ou du saint, de son histoire comme de sa légende, ceux qui lui ont servi ou appartenu, ou sont du moins réputés tels : vêtements, ustensiles de la vie quotidienne, instruments de sa pénitence, de sa captivité ou de son supplice. Une troisième catégorie réunira les reliques « représentatives », les objets contenus dans les reliquaires qui, proches des autres reliques, ont capté la sainte *virtus*, la « force vivante, miraculeuse et protectrice », pour reprendre la belle expression d'Edina Bozóky²⁰ : tombeau, linges frottés au tombeau (*brandea*) ou tout autre objet.

II. UN EXEMPLE DE RELIQUE CORPORELLE : LE « CHEF », LE SAINT CRÂNE, LES « MAJESTÉS »

Les reliques doivent impressionner. Le crâne du saint est une relique des plus appréciées. À l'instar de l'apôtre Thomas, qui voulait voir et mettre son doigt dans les plaies du Christ, les pèlerins du Mont-Saint-Michel ne sont-ils pas convaincus lorsqu'ils découvrent le trou dans le crâne de saint Aubert, évêque du VII^e-VIII^e siècle (?) inventé au XI^e siècle? En effet, selon la légende, l'archange Michel lui aurait enfoncé le doigt dans la tête pour l'obliger à construire un sanctuaire à sa dévotion; au XII^e siècle Guillaume de Saint-Pair écrit : « *Li angles vint, cen li sembla / Iriement et si bouta / D'un de seis deiz enmié le front. / Encor i piert, feiz en roüint, / Icil pertus que il li fist* »²¹.

15. Faut-il absolument y voir une réaction aux critiques envers les reliques (douteuses)? Les chartes de légitimation des donations de reliques se multiplient, dès le XIII^e siècle, avec une double rédaction, l'une à inclure dans le reliquaire et l'autre, à l'extérieur, conservée dans les archives de l'institution. Les authentiques *stricto sensu* seront parfois accompagnées de documents diplomatiques ou narratifs. La volonté d'explications voire d'authentification semble claire : textes hagiographiques, chartes... La présence d'autorités - évêques, prélats, souverains... - augmentera la validité de la cérémonie et des documents (Cf. notamment A. Wagner et M. Goulet, « Reliques et pouvoirs dans le diocèse de Verdun aux X^e-XI^e siècles », *Revue Mabillon*, 1999, p. 67-88). Ainsi, c'est en présence du pape Eugène III pour la consécration de la cathédrale de Verdun, en 1147, qu'a lieu la translation des reliques de saint Vanne dans une nouvelle châsse.

16. Les critiques contre les abus en matière de reliques se multiplièrent au Moyen Âge, sous les Carolingiens déjà, lors de la Renaissance du XII^e siècle... La Réforme amplifia largement les attaques, la Révolution détruisit les trésors et, *in fine*, la science moderne s'en mêla. Tous ces événements expliquent les réserves évoquées à propos des reliques. En 1752, un voyageur protestant écrit à propos des reliques de Saint-Marc à Venise : « Les miracles inouïs que ces reliques opéraient dans le vieux temps ont cessé, on peut dire à cet égard que les temps changent » (BnF, n.a. fr. 6281 : *Relation de mon voyage d'Angleterre en France, Italie, Allemagne et Hollande en 1751-53*, d'après D. Julia, « Le pèlerinage au Mont-Saint-Michel du XV^e au XVIII^e siècle », *Culte et pèlerinage à saint Michel en Occident*, p. 313).

17. Du latin *reliquiae*, -arum, féminin pluriel, « les restes », et en grec *leipsana*, qui donnera le terme « lipsanothèque », réceptacle destiné à recueillir les reliques d'un saint.

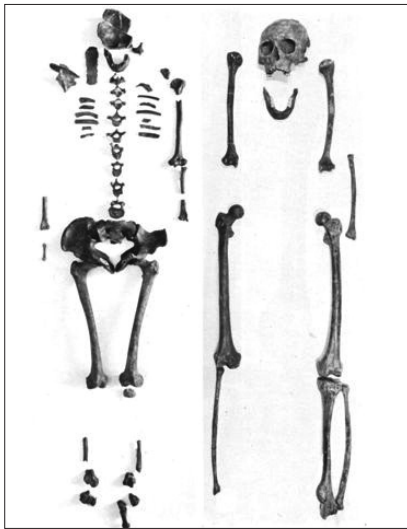
18. P. Séjourné, Article « Reliques », *Dictionnaire de Théologie Catholique*, t. XIII-2, 1936, col. 2312-2376; H. Leclercq, Article « Reliques et reliquaires », *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, t. XIV, 1948, col. 2294-2359. B. Köiting et al., Article « Reliquien », *Lexikon für Theologie und Kirche*, 2^e éd., t. VIII, 1963, col. 1216-1221; R. Naz, Article « Reliques », *Dictionnaire de Droit canonique*, t. VII, 1965, col. 569-574; A. Angenendt & alii, Article « Reliquien », *Lexikon des Mittelalters*, t. VII, 1990, col. 699-702.

A. Dierkens, « Reliques et reliquaires, sources de l'histoire du Moyen Âge », *Problèmes d'histoire du Christianisme*, éd. J. Marx, Bruxelles, t. XIX, 1989, p. 47-56.

19. Dom J. Dubois et J.-L. Lemaître, *Sources et méthodes de l'hagiographie médiévale*, Paris, 1993, p. 248.

20. Éd. Bozóky, *La politique des reliques de Constantin à saint Louis*, Paris, 2006. Grégoire de Tours (*Vitae Patrum*, II, 2, p. 219-220, MGH SRM, t. I, 1) écrivait à propos du saint évêque Illidius (traduction L. Pietri, « Culte des saints et religiosité politique dans la Gaule du V^e et du VI^e siècle », *Actes du colloque de Rome (1988) Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e-XIII^e siècle)*, Rome, 1991, p. 353-369) : « La *virtus* qui sort du tombeau mérite beaucoup plus la louange que celle-ci peut être souillée par les contraintes incessantes des occupations mondaines, tandis que celle-là est à l'évidence exempte de toute souillure ».

21. « L'ange vint en colère, à ce qu'il lui sembla, et le frappa d'un de ses doigts en plein front : le trou de forme ronde qu'il lui fit se voit encore ». C. Bougy et Saint-Laïne, *op. cit.*, p. 483. E. Poulle, « Le crâne de saint Aubert entre mythe et histoire », *Revue de l'Avranchin et du pays de Granville*, 1999, p. 167-177.



Reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique, en position anatomique, cf. note 27.

22. J.-P. Gerzaguet, « Tempête pour un crâne. Conflit pour une relique à l'abbaye Saint-Vaast d'Arras. Péripéties et enjeux (1166-1194) », *Revue du Nord*, t. LXXXVII, 2005, p. 727-751.

23. Montrer « à nu » les reliques d'un saint n'est pas permis à tout le monde. Dans les *Miracles* de saint Vanne, évêque de Verdun (+529), Richard de Saint-Vanne rapporte une procession de la châsse du saint patron de son abbaye pour conjurer une calamité; à l'évêque de Verdun, qui voulait montrer « à nu » les reliques, l'abbé lui prédit, en punition de son effronterie, sa mort dans les cinq ans (Cf. A. Wagner, « Les collections de reliques à Verdun. Essai d'organisation d'un espace urbain au XI^e siècle », *Pecia*, p. 506).

24. Liber miraculorum sancti Egidii. *Livre des Miracles de saint Gilles. La vie d'un sanctuaire de pèlerinage au XII^e siècle*, M. Girault et P.-G. Girault (dir.), Orléans, 2007.

25. Dom Éd. Martène et dom U. Durand, *Voyage littéraire de deux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1724, p. 184.

26. À Stavelot, sous l'abbatit d'Odilon (938-954), le chef de saint Remacle, retiré de la châsse, opère à lui seul des miracles. À Marseille, la même dissociation de la tête de saint Victor, placée dans un reliquaire de bois, du reste de son corps est commémorée dans le sanctoral de l'abbaye au 24 janvier. Cf. Fl. Mazel, « De l'emprise aristocratique à l'indépendance monastique : patrimoine et culte des saints à Saint-Victor de Marseille (X^e-XI^e siècle) », *Saint-Victor de Marseille. Histoire et archéologie. Actes du colloque de Marseille* (2004), M. Fixot (dir.), Turnhout, 2009, p. 253-279. À Saint-Aubin d'Angers, le chef du saint patron est placé, en 1128, dans une châsse en vermeil enrichie de pierres précieuses. Une grande partie du corps de saint Maurille (+453), originaire de Milan et disciple de saint Martin, fut transférée de sa collégiale éponyme à la cathédrale d'Angers; en 1239 son chef fut placé dans un nouveau reliquaire (J.-M. Matz, « La construction d'une identité : le culte des saints évêques d'Angers au Moyen Âge », *Hagiographica*, Florence, t. XIII, 2006, p. 108). À Cîteaux, en 1332, deux bustes sont commandés pour Bernard et Malachie.



Crâne de saint Lambert dans le buste-reliquaire au Trésor de la Cathédrale de Liège.



Crânes de Onze Mille Vierges de Cologne, conservés à Saint-Trond.

Prétendant qu'il lui appartenait parce qu'il fut trouvé sur son domaine, le comte de Flandre Philippe d'Alsace s'empara de force, en 1166, du crâne de saint Jacques pour la collégiale d'Aire-sur-Lys²². « Cette tête est à moi; on l'a trouvée sur ma terre et je suis libre d'en disposer. » L'affaire fit grand scandale : l'archevêque de Reims et le pape s'en mêlèrent et ce n'est qu'en 1173 que le comte s'inclina et rendit... la moitié du chef.

À Autun, en 1444, il est précisé que seuls les rois et les princes sont admis à baiser à nu²³ le chef de saint Lazare. Au Gard, en 1503, des gentilshommes « belges » virent le chef de saint Gilles « tout nud »²⁴. À Liège, le 28 avril 1489, lors de la fête de la translation de saint Lambert, l'abbé de Stavelot montra du jubé le chef de l'évêque martyr, sa tête encore garnie de quelques cheveux, avant la procession; lors d'une seconde ostension, organisée trois mois plus tard, on présenta aussi l'amict ensanglanté qui couvrait la tête de saint Lambert le jour de son martyre, l'étole et le manipule, les gants, les sandales et les chausses qu'il avait portés. Saint Lambert eut droit à Liège au plus grand buste-reliquaire de l'époque gothique tardive pour abriter son crâne. Solennellement inauguré le 28 avril 1512, le nouveau buste est une œuvre saisissante de présence, de style gothique tardif, avec les premières influences de la Renaissance. Il deviendra le symbole par excellence de la patrie liégeoise : il incarne le saint patron et assiste, à ce titre, aux grandes cérémonies d'Ancien Régime. Son socle raconte la vie du saint. À Liège, Martène et Durand parlent du « [...] beau reliquaire qui contient le chef de saint Lambert, tout d'or et d'un travail exquis; Monsieur le Grand Doyen eut la bonté de l'en tirer, et nous fit l'honneur de nous le faire baiser à nud²⁵ ». Les dissociations de la tête et du corps des saints vont se multiplier et les chefs-reliquaires prennent des formes de plus en plus anthropomorphiques²⁶. À Fleury, c'est entre 1108 et 1207 que le crâne de saint Benoît aurait été séparé du reste de ses reliques²⁷.

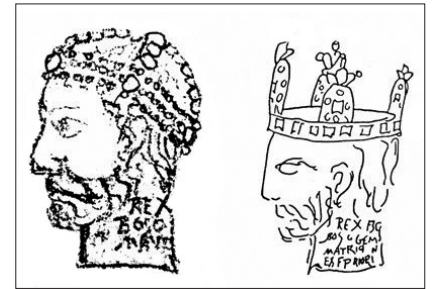
Comme le Christ ou la Vierge, les saints vont bénéficier de statues ou de bustes-reliquaires, que les contemporains appellent des « majestés », œuvres d'art carolingien et ottonien, dont les témoins sont rares²⁸. En 1612, l'érudite provençal Peiresc a gardé description et croquis du buste-reliquaire de saint Maurice, offert à la cathédrale de Vienne par le roi Boson vers 879-887; à la fin du X^e siècle, saint Martial de Limoges ou saint Valérien de Tournus. Si les reliques sont rassemblées pour la paix de Dieu ou pour les dédicaces, les reliquaires anthropomorphiques, dits aussi « parlants », qui les recèlent, accroissent le symbolisme des cérémonies et impressionnent davantage, tels, au XII^e siècle, les bustes de saint Baudime de Saint-Nectaire ou de saint Cé-



Buste-reliquaire de saint Baudime à Saint-Nectaire (d'après *Catalogue La France romane*).



Vierge d'or de Clermont (NB. *Catalogue La France romane*).



Chef de saint Maurice à Vienne offert par le roi Benoît (représenté à droite portant la couronne d'Hugues), aujourd'hui disparu. D'après Daniel Thurre, *Atelier roman d'orfèvrerie de l'abbaye de Saint-Maurice [d'Againe]*, Sierre, 1992.

saire de Maurs. Des reliques furent aussi déposées dans des statues mariales comme la Vierge d'or de Clermont (946)²⁹, la *grosse goldene Madonna* d'Hildesheim (vers 1010-1015)³⁰, l'*Imad-Madonna* de Paderborn (« *statua aurea* » avant 1076). La sainte Foy de Conques est une statue de la fin du IX^e siècle, remaniée vers l'an mil, qui abrite des reliques volées par les moines vers 865³¹.

Un buste-reliquaire est une image humaine facilement reconnaissable qui parle davantage aux pèlerins; cet anthropomorphisme va s'accroître avec les siècles si bien que, à la fin du Moyen Âge, de grands bustes montrent le visage du saint, dont on va parfois jusqu'à peindre au naturel les carnations pour accentuer davantage encore la présence humaine; leur regard est quelquefois hallucinant.

III. LE BEAU ET LE SACRÉ : RELIQUES ET RELIQUAIRES, OBJETS D'ART

Marie-Madeleine Gauthier écrivait qu'« à la charge apotropaïque et thaumaturgique des reliques, le reliquaire ajoutait la vertu doctrinale des images »³². L'art vient en effet conforter le nouvel objet historique, en l'entourant d'une explication visuelle compréhensible de tous à des niveaux différents. Si la beauté mène au sacré, le sacré a généré le beau. L'histoire d'un trésor c'est aussi en définitive les histoires des hommes, avec leurs espérances au-delà de la mort, et de tout temps le miroir de la société. Sa conservation en préserve la mémoire et les racines.

L'iconographie des reliques peut se comprendre comme la représentation des reliques elles-mêmes et, d'autre part, comme la représentation de toute l'activité déployée autour des reliques. Dessiner, peindre ou graver les reliques réelles ou représentatives, aussi macabres puissent-elles être, souvent cachées dans leurs reliquaires, parfois à l'anthropomorphisme suggestif, se reflètent sur les lettrines de manuscrits liturgiques, sur les images des livrets de pèlerinage ou dans les ouvrages scientifiques du Grand Siècle³³.

27. En 1952, le rassemblement à Fleury/Saint-Benoît-sur-Loire des reliques attribuées à saint Benoît commença une extraordinaire confrontation d'ossements, avec expertise anatomique et anthropologique minutieuse, qui permit la reconstitution du squelette d'un même individu masculin. « Benoît », dont la majorité des ossements sont à Fleury, était âgé d'environ 75 ans, mesurait 1,65 m, et avait une alimentation à prédominance végétarienne. « Scholastique » dont la plupart des ossements sont à Juvigny-sur-Loison (Meuse) était une femme âgée, mesurant 1,54 m. Un remarquable numéro collectif des *Studia monastica*, Montserrat, t. XXI, 1979, paru pour le 1500^e anniversaire de la naissance de saint Benoît, détaille ces études pluridisciplinaires menées de 1952 à 1972 sur les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique.

28. J. et M.-C. Hubert, « Piété chrétienne ou paganisme ? Les statues reliquaires de l'Europe carolingienne », *Actes de Spolète (Settimane 1980)*, 1982, p. 235-275. D. Gaborit-Chopin, « Les statues-reliquaires et la renaissance de la ronde-bosse. Les Majestés romanes », *Catalogue de l'exposition La France romane*, p. 378-385. Cf. aussi J.-R. Gaborit et D. Faunières, *Une Vierge en majesté*, Paris, Musée du Louvre, 2009 (Collection Solo Département des sculptures, Somogy Éditions d'art).

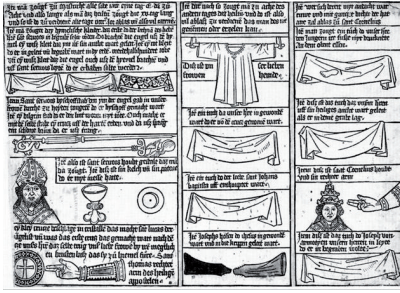
29. Aujourd'hui disparue, elle est connue par un dessin du X^e siècle et la statue est bourrée de reliques prétendument apportées à Clermont par Austremonne : cheveux et tunique mouillée du lait de la Vierge, ongles, omphale, prépuce, cheveux et barbe du Christ, fragments de Suaire et de divers instruments de la Passion (Ch. Lauranson-Rosaz, *Autor de Gerbert d'Aurillac. Le pape de l'an mil*, O. Guyotjeannin et E. Pouille [dir.] Paris, 1996, p. 215-216).

30. *Catalogue Kirchenkunst des Mittelalters*, Hildesheim, 1989, p. 37-84.

31. J. Taralon et D. Carlini, « La Majesté d'or de sainte Foy de Conques », *Bulletin monumental*, 1997, p. 7-73 et Cl. Delmas, dans *Le trésor de Conques*, D. Gaborit-Chopin et É. Taburet-Delahaye (dir.), Paris, 2001, p. 18-29.

32. M.-M. Gauthier, *Les routes de la foi. Reliques et reliquaires de Jérusalem à Compostelle*, Fribourg-Paris, 1983, p. 18.

33. Anton Legner (*Reliquien in Kunst und Kult : zwischen Antike und Aufklärung*, Darmstadt, 1995) a remarquablement développé ce propos si riche, sur lequel nous avons amassé une abondante documentation.



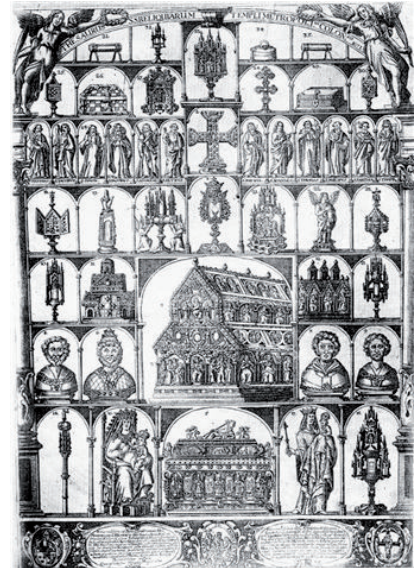
Placard des reliques de Maastricht, Aix et Cornelimunster, 1483, d'après A. Legner, *op. cit.*



Iconographie des deux principaux trésors français disparus, Saint-Denis (en haut) et la Sainte-Chapelle, d'après Danièle Gaborit, *op. cit.* et Jannic Durand, *op. cit.*



Placard d'Aix-la-Chapelle, 1615 d'après Anton Legner, *Reliquien in Kunst und Kult : zwischen Antike und Aufklärung*, Darmstadt, 1995.



Placard de Cologne, 1671, d'après A. Legner, *op. cit.*

L'image du saint est idéalisée par l'or, l'argent et toutes les matières précieuses qui vont « enrober » son squelette. « L'imagerie des reliques ne sera donc en aucun cas une imagerie de *memento mori*, mais s'efforcera par tous les moyens dont elle disposera de proclamer la suppression de la mort »³⁴. De nombreux placards, dès le XV^e siècle, vulgarisent le trésor de reliques d'édifices importants de l'Empire, comme Cologne, Bamberg, Vienne, Wittenberg, Hall, Andechs, ou pour les régions mosanes Maastricht, Saint-Trond, Tongres, Aix-la-Chapelle. Quelle chance de pouvoir ainsi disposer d'une reproduction des reliquaires avec un commentaire. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les dessins deviennent de plus en plus précis.

À la base du trésor d'église, il y a la notion de sacré : la liturgie et les reliques des saints. Le trésor montre la grandeur d'une Église : on exhibe son patrimoine, mémoire spirituelle du lieu et symbole de sa puissance temporelle. On fait l'ostension de ses reliques, stimulatrices de pèlerinage. On thésaurise or, argent et pierres précieuses, et l'on s'en sert parfois pour quelque acquisition prestigieuse.

Les vrais trésors : reliques, or ou art? Marie-Madeleine Gauthier posait la question qui relie passé et présent. Les caractéristiques dégagées sur l'utilisation et l'exploitation des reliques, toute leur histoire polymorphe, démontrent l'importance de ces objets sacrés, véritables médias de la fin de l'Antiquité tardive jusqu'à nous. Leur insertion au sein d'un trésor d'église leur assure la conservation indispensable³⁵, mais l'intérêt qu'ils suscitent n'a plus qu'un lointain écho du Moyen Âge chrétien. Dans certains cas pourtant, le tréfonds humain ressurgit et ressuscite la puissante attraction envers les plus minimes parcelles corporelles et l'attrance irréfugable envers leurs téguments, fussent-ils de valeur ou non, tous englobés dans cette sainteté si commode, germe de vie et espérance dans l'au-delà.

Le transport de reliques s'accomplit parfois pour soutenir une revendication. Les communautés religieuses vont emmener leur précieux trésor sacré au devant des puissants pour tenter d'obtenir justice ou finances. Les sources historiques mentionnent ainsi les voyages des reliques de saint Servais en 944

³⁴ A. Grabar, *Martyrium : Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, Paris, t. II, 1946, p. 39.
³⁵ R. Schaer, *L'invention des musées*, Paris, 1993.



Le triomphe de saint Remacle à Liège en 1071, représenté au XIII^e siècle sur la châsse de saint Simètre de Lierneux, dont les reliques accompagnaient celles de Remacle à Liège.

et 1087, de saint Ursmer en 1049-1059, de sainte Begge en 1095 et 1101, de saint Guibert en 1123, de saint Hubert en 1097, de saint Trudon en 1088/9, de saint Théodulphe en 1104...

Le terme de « triomphe », avec toute sa résonance antique, est-il particulier au pays mosan pour désigner la victoire des saints par la puissance de leurs reliques? *Triumphus* désigne ainsi le récit d'épisodes particulièrement fameux de l'histoire liégeoise aux XI^e et XII^e siècles : l'hagiographie les relate, la liturgie les commémore. De tous ces triomphes se dégagent des traits communs. Outre le caractère miraculeux évident et bien mis en valeur, on soulignera tout d'abord le caractère offensif dévolu aux reliques ; sinon offensive, militairement parlant, l'intervention des reliques relance tout au moins l'initiative et s'accompagne d'un déplacement. On ne se contente plus de garder le dépôt sacré *intra muros* comme palladium d'une cité ou d'une abbaye ; on ne se contente plus de le promener sur les remparts comme lors de l'attaque de Tours par les Normands pour dissuader l'assaillant ; maintenant les reliques sortent de leur cadre traditionnel de conservation pour intervenir directement et désigner le bon droit, à la manière d'un jugement de Dieu. La caractéristique principale commune à ces triomphes de saints est le souvenir qu'ils ont laissé dans la liturgie, dans l'hagiographie, au sens le plus large du terme, et dans l'histoire. Le désir de commémoration est manifestement voulu ; le retentissement des faits est fort ; il est habilement soutenu et amplifié par la liturgie. Les textes rédigés sont l'œuvre de lettrés qui s'adressent à un public cultivé et veulent faire passer par eux le message tous azimuts. Les récits sont diffusés ainsi qu'en témoignent certains manuscrits retrouvés. En pays mosan l'objectif prioritaire est d'asseoir les prétentions des Églises de Stavelot et de Liège sur leurs possessions : le saint invoqué est le véritable propriétaire de la terre et la présence de ses reliques atteste sa volonté d'attachement à celle-ci. On peut s'interroger si ce désir n'est pas à l'origine de la confection des bustes-reliquaires de la fin du Moyen Âge qui incarnent si bien cette présence lors de manifestations importantes. Le symbolisme est en tout cas omniprésent. D'un autre côté, dans tous les cas évoqués, un cortège conduit la châsse vers le triomphe, une procession s'organise avec les reliques et la route suivie à travers le pays est jalonnée de miracles qui stimulent les sentiments religieux mais aussi patriotiques. À Liège est exalté le sens d'appartenir à un diocèse, à une *patria* dont l'évêque est le père et le digne successeur de saint Lambert. L'élément d'unité qu'est la religion stimule le facteur nationaliste naissant.



Hubert le Prévost, *Vie de saint Hubert*, Bruges, 1463. Transfert des reliques de saint Hubert à Andage sur ordre de l'évêque Walcaud en 825. Pèlerins au tombeau de saint Hubert. David Aubert (cop.), Loysset Liédet (min.), Ms 76 F 10, f° 59 v° et 60 v°, La Haye, Bibliothèque Royale.

Ces sentiments nationaux et religieux unis dans un esprit épique et dans une idéologie au goût du jour sont propagés et entretenus par la liturgie pendant tout l'Ancien Régime. Les reliques sont aptes à stimuler les énergies ou à leur rendre vigueur. L'efficacité du pouvoir des saints se manifeste comme argument ultime –*ultima ratio*– du conflit, et leur présence assure le bon droit. Cet exemple des triomphes des saints mosans n'est qu'un aspect de cette conscience historique révélée à travers les reliques des saints.

A. Le trésor de reliques constructeur d'identité : du corps saint à la collection de reliques.

Les reliques des saints amènent tout naturellement à parler de trésors d'église. En premier lieu la spécificité du trésor religieux tient à ses fondements historiques et à la mémoire spirituelle qu'il transmet : la mémoire des origines. Le mot « trésor » s'harmonise parfaitement avec le mot « reliques » : chaque église met en valeur son trésor de reliques. À la base, il existe le corps entier et intact –*corpus integrum et incorruptum*– du saint fondateur, au pluriel si l'église locale a bénéficié du concours de plusieurs fondateurs. Très souvent sur le lieu de son martyre ou de son ensevelissement, le corps saint, séculairement conservé, génère, à travers les âges, des constructions élevées pour organiser et pour promouvoir un pèlerinage en son honneur. Le trésor participe ainsi à la formation des identités collectives autour de la mémoire et du culte des saints. On pourrait parler de « reliques fondatrices » dont s'enorgueillit le sanctuaire et qui sont protégées prioritairement. Ce sont ces reliques qui sont les premières évacuées devant le péril, qu'il soit naturel ou guerrier. Faut-il rappeler ici les exodes de corps saints devant les Normands ou les Hongrois ?

La cathédrale apparaît comme « un conservatoire de la sainteté épiscopale d'un diocèse, qu'elle soit historique ou légendaire »³⁶. L'association d'une ville avec son saint patron se manifeste de nombreuses manières. D'abord, dans la liturgie, par l'importance accordée à sa fête et par le développement de son office, mais aussi à travers les sources narratives. Des récits racontent les faits et gestes du saint patron et surtout ses interventions miraculeuses aptes à attirer les pèlerins vers lui, donc vers la ville. Enfin, l'iconographie du saint est le témoignage le plus parlant pour tous, dans son monument, à son autel,

³⁶. Pour reprendre la belle expression de Jean-Michel Matz, à propos d'Angers, avec des restes de la plupart des saints évêques d'Angers : Apothème, Aubin, Benoît, Lézin, Loup, Maimbeuf, Maurille et René.

et par les œuvres d'art. Le buste-reliquaire n'est-il pas à cet égard l'image la plus forte? La hiérarchie entre les cités est strictement modelée sur la hiérarchie entre les saints : chacune veut avoir des saints les plus nombreux et plus prestigieux que ceux des voisins. Le modèle antique du palladium de la cité s'adapte au culte des saints.

Avec l'identification de la ville à son saint patron, il y a parallèlement l'identité culturelle de la collectivité liée à la cathédrale et à son trésor. Un seul exemple : les œuvres d'art du trésor de Venise sont « les symboles même de la ville et de son unité spirituelle pendant des siècles »³⁷. Le trésor peut être exhibé pour « appeler sur la patrie la protection divine », dans les faits pour susciter un sursaut national. Une contre-épreuve en est donnée dans les grands drames vécus à travers l'histoire : en 1553, Charles Quint démolit la cathédrale de Thérouanne et déplace ses reliques à Saint-Omer, réussissant à la fois à détruire l'identité de la ville et à rehausser le prestige d'une autre.

Au changement de patronyme, souvent constaté pour la mise en exergue du saint patron local, vient s'ajouter une recherche de reliques mariales et apostoliques. La sainte Vierge s'associe alors dans le patronage du lieu et quelquefois supplante le saint patron. Qui connaît encore le titre primitif de certaines cathédrales? Quant aux reliques apostoliques, c'est de désir d'apostolicité de la cité qui suscite leur recherche. Pour une ville c'est déjà bien d'établir la tradition de sa fondation par un apôtre ou un envoyé de saint Pierre, c'est encore mieux d'en posséder des reliques³⁸. Forger des liens plus étroits avec Rome par l'intermédiaire des reliques des saints et en particulier par les souvenirs des Apôtres est pour une grande Église un souci répété qui va prendre des formes différentes à travers les siècles. Le désir d'apostolicité est réel au Moyen Âge. Grégoire de Tours avait énuméré les sept évêques envoyés pour évangéliser la Gaule : Gatien à Tours, Paul à Narbonne, Austremonne à Clermont, Trophime à Arles, Saturnin (Sernin) à Toulouse, Denis à Paris et Martial à Limoges. Les textes hagiographiques postérieurs vont vieillir et « romaniser » ces évangélisateurs, vouloir les rattacher à ces septante-deux disciples de l'Évangile (Luc 10,1), en faire des contemporains de Pierre, des apôtres, voire des parents de Pierre ou du Christ. Quelle gloire pour leur Église locale!

Réceptacle de toutes ces reliques, le trésor devient ainsi la mémoire de la fondation, mémoire spirituelle, qui se constitue à côté de la puissance temporelle. Cette dernière va ajouter au trésor des objets symboliques et le trésor va devenir l'histoire vivante du lieu. Dans son *Liber de episcopis Mettensibus*, vers 783-791, Paul Diacre fait de Clément, premier évêque de Metz, un envoyé de saint Pierre, répondant ainsi aux ambitions de son commanditaire Angilramne, archevêque de Metz (766-791) et plaçant l'Église de Metz sur le même plan que Ravenne, Milan, Brindisi, Aquilée et Alexandrie³⁹.

D'autre part, à propos d'ordres religieux ou de communautés, la littérature hagiographique montre le saint fondateur préoccupé à sa mort par le sort de son corps. Il veut regagner « son lieu » et éviter l'éparpillement de ses reliques. Il veut surtout transmettre son dernier message (Robert d'Arbrissel [†1116], Étienne de Muret [†1124], Gilbert de Sempringham [†1189]⁴⁰). À la fin du X^e siècle, les Catalans songèrent à tuer saint Romuald, malade, pour garder ses reliques. Déjà moribond François d'Assise, ramené à la Porziuncula, dans la plaine, suscite convoitise entre Assise et Pérouse et son cadavre (†3 octobre 1226) sera gardé par des hommes d'armes⁴¹.

37. G. Perocco, « Venise et le trésor de Saint-Marc », Catalogue de l'exposition *Le Trésor de Saint-Marc de Venise*, Milan, 1984, p. 6.

38. Par exemple le bâton de saint Pierre ou les limailles de ses chaînes ont retenu notre attention. Ci-dessous, pour tout ce qui concerne le pays mosan, nous renverrons une fois pour toutes à notre ouvrage *Reliques et arts précieux en pays mosan. Du haut Moyen Âge à l'Époque contemporaine*, Liège, 2002, synthèse d'une série d'articles éparpillés dans des catalogues d'expositions, des revues et des mélanges.

39. M. Chazan, « Les Vies latines de saint Clément, premier évêque de Metz », *Francia*, t. XXXI, 2004, p. 15-43, repris dans *Études d'historiographie médiévale*, Metz, 2008, p. 121-160.

40. J. Dalarun, « La mort des saints fondateurs de Martin à François », *Les fonctions des saints*, op. cit., p. 203 et *idem*, *Robert d'Arbrissel et la vie religieuse dans l'Ouest de la France*, Actes du Colloque de Fontevraud (2001), J. Dalarun (dir.), Turnhout, 2004, p. 193-215.

41. J. Le Goff, *Saint François d'Assise*, Paris, 1999, p. 77-78.

B. La renommée du trésor

« Deux ans avant sa mort, il [Géraud d'Aurillac] fit faire la dédicace solennelle de l'église. On mit dans les divers autels un si grand nombre de reliques des saints que ceux même qui sont au courant le trouvent prodigieux, et que ceux à qui ils ont l'occasion d'en parler l'estiment, ou peu s'en faut, incroyable. C'est que, tout au long de sa vie, notre vénérable saint s'était attaché, s'y prenant de toutes les façons et chaque fois qu'il s'en présentait l'occasion, à en réunir de partout »⁴². Au Moyen Âge, la publicité du trésor est assurée par les recueils de miracles des saints, récits parfois colportés par des jongleurs et troubadours. L'hagiographie répond aussi au désir de mettre au goût du jour et d'adapter les saints à la mode. À l'Époque Moderne, des guides spécialisés de pèlerinages opèrent la même diffusion, amplifiée par l'imprimerie et quelquefois agrémentée des images des plus beaux reliquaires, tels les « livrets » du Trésor de Saint-Denis. On ne compte plus les visites de trésors par les personnalités. Le trésor est aussi l'orgueil et la fierté d'un pays.

Chez le pèlerin, on distinguera deux sortes d'intercession : l'une concerne la prière adressée aux saints devant leurs reliques pour différentes intentions ; l'autre pour des intentions précises et combien humaines, à savoir la recherche effrénée d'une guérison, en sollicitant les saints les plus performants.

1. Les meilleures garanties

Le prestige d'un trésor passe par la recherche de garanties d'autorités pour l'acquisition et la reconnaissance des reliques. La relique en devient plus authentique et plus prestigieuse. Dans la légende de fondation de Charroux, le comte de Limoges Roger reçoit de Charlemagne des reliques⁴³. L'empereur les a obtenues de deux envoyés du patriarche de Jérusalem qu'accompagnaient des émissaires du roi de Perse : cette explication légendaire, donnée au XI^e siècle, réunit en une seule phrase trois autorités : Charlemagne, le patriarche de Jérusalem et le roi de Perse. Plus tard on parlera aussi du prétendu voyage de Charlemagne à Jérusalem et la relique du « bellator », « le bois du Seigneur », verra son pouvoir renforcé à Charroux. À Saint-Denis, « l'écran de Charlemagne » ainsi désigné depuis le XVI^e siècle, serait un don de Charles le Chauve. D'après une légende tardive, le saint Clou de Saint-Denis aurait été soustrait par Charles le Chauve des reliques d'Aix-la-Chapelle, rapportées par Charlemagne de son mythique voyage à Jérusalem. *A contrario* la possession de reliques peut contribuer, pour un établissement, à affirmer son indépendance par rapport à un autre pouvoir : c'est le cas à Charroux vis-à-vis de l'évêque de Poitiers, dans l'ambiance clunisienne de mouvance pontificale, également à Malmedy vis-à-vis du monastère jumeau de Stavelot...

Un phénomène de transfert contribue à la réputation du trésor à travers les « reliques historiques ». Des personnages historiques de renom sont de la même manière pris en otage, comme Charlemagne et son aiguère à Agaune ou son « A » à Conques. Bien sûr, il peut s'agir d'objets ayant réellement appartenu au saint ou ayant réellement été offerts par une personnalité. Coupe, bâton, croix, clé... : avec Jos Koldeweij, on parle à Maastricht des *Servatiana*, les reliques historiques de saint Servais⁴⁴.

2. Les meilleures reliques

« On nous y montra d'abord le calice dont le Christ se servit à la dernière Cène ; ensuite les chefs de saint Philippe et de saint Jacques, également le chef de saint Martin qui a été inhumé à Tours, le cubitus de la main droite de

⁴². *Vie de Géraud* (vers 930), livre III, c. 3, trad. du père G. de Venzac et de M. Bertrand, d'après Ch. Lauranson-Rosaz et A. Wagner, « Hagiolâtrie auvergnate », *Les saints et l'histoire. Sources hagiographiques du haut Moyen Âge*, A. Wagner (dir.), Rosny-sous-Bois, 2004, p. 246.

⁴³. J. Cabanot, « Le trésor des reliques de Saint-Sauveur de Charroux [...] », *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4^e série, t. XVI, 1981, p. 103-123.

⁴⁴. A. M. Koldeweij, *Der gude Sente Servas*, Assen-Maastricht, 1985, et A. M. Koldeweij, « Das Servatius-Büstenreliquiar [...] », *Kunst und Liturgie im Mittelalter*, Munich, 2000, p. 217-233.

l'apôtre saint André, et beaucoup d'autres reliques »⁴⁵. La renommée du trésor dépend de celle des saints dont les reliques sont conservées. Un saint au culte international aura un profond impact, et de même pour le lieu d'origine ou de provenance de la relique : Rome, dépôt des restes des martyrs, Jérusalem, gardienne des reliques dominicales, mais aussi une abbaye importante et réputée par son ancienneté ou par son trésor. La singularité de certaines reliques attire les foules, comme la Sainte Larme à Vendôme ou la « Sainte Vertu », le prépuce du Christ, à Charroux. Semblablement le succès et la nouveauté de certains cultes, comme celui de Thomas Becket, l'archevêque martyr et tous les souvenirs qu'il a égrenés dans les églises qu'il a visitées. À bon saint, bon reliquaire. Leurs formes évoluent pour mieux les mettre en valeur les reliques et l'imagination des artistes dans la création des reliquaires.

La réorganisation même du culte du saint patron au sein de son église favorise son pèlerinage. L'évolution des objets n'est elle pas aussi significative ? Comment faire directement la différence entre une relique et un souvenir de pèlerinage ? Le contact des reliques induit aussi la *virtus* aux objets qui s'y frottent : c'est ici que commence la fabrication des reliques historiques, ou, au moins, représentatives.

Le trésor est le reflet des courants de piété. Il s'enrichit de la popularité d'un saint à une époque précise, ou d'un endroit déterminé, un sanctuaire vénéré entre tous. Par exemple, saint Barthélemy, saint Georges ou saint Sulpice furent populaires à l'époque mérovingienne. La place d'honneur de certaines reliques dans le trésor est un précieux indicateur de tendances. Les ordres religieux amènent de nouvelles dévotions et « leurs » saints fétiches.

3. Les meilleurs spectacles

On pourrait aussi parler du « spectacle » du trésor à travers quelques reliques démonstratives, comme le sang frais autour de la « Sainte Vertu » de Charroux, des hosties ou linges sanglants, saint Janvier à Naples, ou, en 1254, ces gouttes de sang sortant du bois de la croix de Floreffe. Tous ces faits spectaculaires sont aptes à stimuler une nouvelle dévotion.

Les linges tachés du sang de saint Lambert, précieusement conservés dans sa châsse, participent à l'usage antique de recueillir le sang des martyrs et de les enterrer avec le saint.

Le trésor devient un témoin économique de la prospérité d'un centre religieux et inversement. *Ipsa facto* c'est un baromètre des crises de la société. L'argent récolté sert à embellir le trésor. Pas d'argent, pas d'œuvre d'art. Il est ainsi impossible de réaliser une nouvelle châsse pour saint Remacle avant 1263-1268, car la conjoncture économique de l'abbaye de Stavelot est désastreuse après le sac de 1251, qui probablement avait fortement endommagé l'ancien reliquaire mosan.

L'art, évidemment, concourt à ce spectacle. Le culte des reliques encourage pleinement le développement des arts précieux dès l'arrivée de la relique dans le lieu de pèlerinage et pendant toute son histoire. Les reliques vont recevoir des enveloppes successives de mise en valeur. Dans le diocèse de Liège, aux XI^e et XII^e siècles, la dévotion exceptionnelle envers les reliques des saints n'est pas sans parallélisme avec l'âge d'or de l'art mosan. Quant à « l'œuvre de Limoges », orfèvrerie de cuivre doré coloré d'émail, elle produit un nombre considérable de reliquaires⁴⁶, dont les célèbres de saint Thomas Becket (48 conservés), vers 1185-1190 et 1210-1220⁴⁷ ; l'émail limousin atteint sa plénitude avec les châsses à fond vermiculé comme la châsse de saint Étienne (Gimel, Corrèze).



Dévotion à saint Perpète à Dinant : l'huile miraculeuse s'échappe du tombeau
Gravure de Jean Galle pour *Sanctorum Galliae Belgicae totiusque Germaniae*, Anvers, 1663.

45. Fr. Uzureau, « Un voyage (de Léon de Rosmital, seigneur de Bohême, à Saint-Florent de Saumur) en Anjou (1466) », *Andegaviana*, t. XVI, 1915, p. 110-113, cité d'après J.-M. Matz, « Le culte de saint Martin dans le diocèse d'Angers (XIII^e-début XVI^e siècle) », *Archives d'Anjou, Mélanges d'histoire et d'archéologie angevines*, n° 10, 2006, p. 175. Les exemples peuvent bien entendu être multipliés : P. Demouy, « L'empereur Charles IV et les reliques de saint Nicaise », *Annales de l'Est*, 1980, p. 115-132.
46. M.-M. Gauthier, *Émaux méridionaux. Catalogue international de l'œuvre de Limoges*, t. I. L'époque romane, Paris, 1987 et les recherches de G. François et V. Notin.
47. S. Caudron, « Les châsses de Thomas Becket en émail de Limoges », *Thomas Becket. Actes du colloque international de Sédrières (1973)*, R. Foreville (dir.), Paris, 1975, p. 234-241, et *idem*, « Thomas Becket et l'œuvre de Limoges », *Catalogue de l'exposition Valérie et Thomas Becket. De l'influence des princes Plantagenêts dans l'œuvre de Limoges*, Limoges, 1999, p. 56-68.



Buste-reliquaire de saint Candide à Saint-Maurice d'Agaune.

À certaines époques, les sources ont fait preuve d'exagération dans leurs descriptions des dimensions des œuvres, de la qualité des métaux ou du nombre de pierres précieuses : ces données brutes contribuent aussi injustement à la renommée du trésor. Le souci de magnification est présent. Le nombre de reliques va également intervenir. Lors de la consécration, vers 1170, à Hildesheim, les *Annales Stederburgenses* précisent que 188 reliques furent déposées dans l'autel majeur, 127 dans l'autel Sainte-Marie, 103 dans l'autel Saint-Jean et 97 dans celui de la Sainte-Croix. Et on ne compte plus les milliers de reliques de Magdebourg ou de Halle. Le pontifical prescrivait d'employer les reliques de plusieurs saints, ce qui pouvait attirer davantage de protection sur l'édifice. Le même phénomène joue pour le reste du trésor au cours des siècles⁴⁸.

Des ostensions de reliques sont organisées à des fins psychologiques. Elles font partie de cet arsenal d'armes spirituelles utilisées à dessein par les ecclésiastiques du Moyen Âge. Dès le XI^e siècle, elles ont tendance à devenir plus régulières à l'occasion de grandes fêtes (dédicace, fête du saint patron...), et drainent une affluence de pèlerins, au point qu'un endroit surélevé est nécessaire pour mieux exhiber la relique. Dès la fin du Moyen Âge, des ostensions régulières de reliques s'organisent, avec toute la publicité nécessaire, du livret ou insigne de pèlerinage à l'image de piété. Le pèlerin doit connaître la vie du saint, si possible en langue vernaculaire; il doit être informé des miracles survenus, des maladies guéries, des gestes à accomplir pour obtenir son intercession. Des reliques de contact sont ramenées.

C. Le secret du trésor

D'une certaine manière, le secret du trésor contribue aussi à sa renommée. Au haut Moyen Âge, la majorité des reliquaires sont fermés et ne laissent pas voir leur contenu. Le reliquaire est écrin et écran. Les triptyques se referment et leurs volets cachent la relique. Généralement, en effet, les reliques sont gardées à l'abri des regards, ce qui induit toute une mise en scène pour les montrer, sous le strict contrôle ecclésiastique : ouverture de châsses et reconnaissance des reliques, ou, plus tard, ostensions régulières. Ceci renforce le secret du trésor et décuple chez les fidèles le désir de voir les reliques et d'assister aux cérémonies qui le permettent. Dans leurs châsses ou reliquaires, les reliques sont sorties pour la vénération lors de grandes circonstances.

Le secret du trésor du *Sancta Sanctorum* fut bien gardé si l'on pense que ce n'est qu'en 1903 que des recherches sur le chef de sainte Agnès déclenchèrent finalement l'inventaire des reliques⁴⁹. L'histoire des trésors est indissociablement liée à la présence de serruriers dont les archives livrent les noms.

L'ambiguïté peut jouer sur le fait que le reliquaire contienne le tout ou seulement une partie du corps saint. Une simple indication d'un fragment de relique *de capite sancti Lamberti* peut ultérieurement laisser penser que l'église possède tout le crâne du saint. Six crânes de saint Lambert furent ainsi dénombrés au XVII^e siècle! Les visites de châsses contribuent à trancher des controverses sur la possession des reliques. C'est ainsi qu'en 1053 les moines de Saint-Denis réagissent contre les prétentions de leurs confrères de Saint-Emmeran de Ratisbonne à propos de Denis l'Aéropagite. En 1406-1410, ils sont en procès devant le Parlement de Paris contre les chanoines de Notre-Dame de Paris à propos de la détention du chef de saint Denis.

⁴⁸. La Réforme catholique et les décrets post-tridentins vont continuer à magnifier les saints et leurs reliques. Le culte des saints officiels sera sublimé avec l'ostentation de l'art baroque. Par ailleurs, la multiplicité et la variété des reliquaires, ainsi que la nature étrange de certaines reliques, vont jeter des doutes sur leur authenticité.

⁴⁹. Bruno Galland, *Les authentiques de reliques du Sancta Sanctorum*, Vatican, 2004.

À Bâle, la distance entre le trésor exposé sur le maître-autel et le peuple intensifie son impact ; dans leurs stalles, les chanoines ont une meilleure vue sur les objets sacrés⁵⁰. L'époque gothique va opérer des aménagements architecturaux pour faire voir ou pour montrer les reliquaires. L'anthropomorphisme de certains reliquaires n'en augmente-t-il pas la signification ? Le reliquaire parlant indique également aux pèlerins la nature de la relique et devient ainsi l'image glorieuse du corps saint. Il concourt aussi à l'idée, très présente au Moyen Âge, d'incorruptibilité du corps, preuve évidente de sainteté.

Voir, ou mieux toucher les reliques, a toujours été considéré comme un insigne honneur consenti à certaines personnalités ou lors de certaines cérémonies. Les grands portent les reliquaires. Le baiser sur les reliques est aussi de coutume. Suger parle des pèlerins empressés d'embrasser les reliques à Saint-Denis. Le toucher direct de la relique ou de la châsse est recherché.

Le secret n'empêche pas les explications que l'on cherche à donner à travers chroniques et documents hagiographiques sur l'origine des reliques, soit dans la recherche d'une autorité pour les authentifier, soit tout simplement par souci de documentation. À l'époque moderne, on affiche la liste des reliques du trésor de l'église comme preuve d'authenticité et rappel de dévotion pour les pèlerins. Ces tableaux sont suspendus près des reliques ou, comme les « tables pascales », accrochées au cierge pascal : elles servaient d'authentiques pour les reliques, rappelant leur tradition et leur histoire⁵¹.

Protéger le trésor est indispensable. Les heurts et malheurs subis incitent à la prudence et renforcent la vigilance des gardiens du trésor⁵². Mais c'est d'abord le reliquaire qui va protéger la relique. Première garantie pour la bonne conservation des reliques, il incorpore même quelquefois des chartes ou documents diplomatiques importants, bien protégés *ad sanctos* et dont le contact des corps saints renforce encore la valeur et le pouvoir.

En 873, la reine Richilde, épouse de Charles le Chauve, enferme les reliques de sainte Scholastique dans un coffret bardé de fer. Pour une meilleure sécurité, les châsses sont parfois pourvues de barres de fer, comme celles de saint Bertin et de saint Omer au XI^e siècle, ou de saint Trond au XII^e siècle⁵³. Dès le haut Moyen Âge, l'enfermement du trésor est programmé dans une armoire-forte, dans un coffre-fort voire dans une chambre-forte. C'est au vol que l'on pense en premier lieu, mais il faut aussi penser aux dégradations occasionnées par des pèlerins trop empressés d'emporter quelque souvenir avec eux. La tentation est grande à en juger par l'hystérie collective suscitée par la translation de quelques corps saints. Les cathédrales françaises conservent aussi des meubles en bois : Bayeux (XIII^e siècle), Noyon, ou Saint-Jean de Maurienne (XVI^e siècle)⁵⁴.

On distingue deux trésors, selon les lieux et les usages des pièces, comme à Clairvaux, le grand ou haut trésor et le petit ou bas trésor, la sacristie près du sanctuaire qui contient le mobilier en usage ordinaire. De même, à Clairvaux, le petit ou bas trésor est la sacristie près du sanctuaire⁵⁵. À la cathédrale de Metz, au début du XVI^e siècle, une mise en scène du trésor est faite sur le maître-autel pour garder les bijoux et, en 1666, trois armoires sont ajoutées au fond du sanctuaire.

50. Th. Husband et J. Chapuis, *The Treasury of Basel Cathedral*, New York, The Metropolitan Museum, 2001.

51. Au XVII^e siècle, on exhibe à nouveau les reliques. Certains autels seront garnis de grands tableaux-reliquaires. Dans ces cadres sont présentés, en alignement soigneux, les fragments d'ossements, avec identification des noms. Dans certains établissements religieux, un souci historique est manifeste : redécouvrir les origines et, si reliques il y a, ce qui est souvent le cas dans ces fondations médiévales, réordonner les ossements et les présenter dignement aux fidèles, dans un but didactique. De la même manière, les archives sont classées et recopiées.

52. A. Duclos, *Étude sur la conservation des saintes reliques*, Bruges, 1875, p. 112.

53. Par exemple Jean-Claude Ghislain, « Architecture et culte des reliques à la collégiale Saint-Vincent de Soignies », *Reliques et châsses de la collégiale de Soignies. Objets, cultes et traditions*, Soignies, 2001, p. 41-55.

54. M.-A. Sire, « Les trésors de cathédrales : salles fortes, chambres aux reliques ou cabinets de curiosités », Catalogue de l'exposition Reims. *Vingt siècles en cathédrales*, Paris, 2001, p. 191-202.

55. Ch. Lalore, *Le trésor de Clairvaux du XII^e au XVIII^e siècle*, Troyes, 1875.

Chaque dépôt sacré que constitue un trésor d'église devient une vraie vitrine historico-hagiographico-liturgique exaltée à travers tout le Moyen Âge, et à l'Époque moderne par les nombreux livrets de pèlerinage ou placards qui reflètent et exaltent la richesse du lieu prédestiné. Il sert pour la liturgie; on le fait visiter par piété et par curiosité.

Cette historicité et la conscience qu'elle engendre sont régulièrement entretenues. Le trésor d'église devient la mémoire et la conscience historique et artistique d'une ville ou d'une région. Il en conserve les principaux vestiges, les reliques des saints, mais aussi une multitude d'objets de plus variés, précieuse collection à la fois spirituelle mais aussi matérielle, annonciatrice du musée, conservatoire privilégié de l'art.



Dévotion autour de la châsse de saint Agilolf, saint Malmédien, à Cologne. Peinture de la prédelle de l'autel du saint à Notre-Dame-aux-Degrés, huile sur bois, Anvers, vers 1521.